

Les portes de l'eau

Par Dominique Roffet

AVANT PROPOS

Il faut, pour mener à bien la préparation d'une pièce de quelque importance, avec des acteurs enfants, il faut non seulement beaucoup de patience, mais encore un grand amour de la poésie et une parfaite connaissance du théâtre et de ses lois. Il faut aussi, cela va sans dire, aimer les enfants, mais les aimer sans faiblesse. »

Georges DUHAMEL

Les enfants sont des comédiens nés. Naturels et crédibles avec très peu d'outils. Il suffit de les observer dans leurs jeux. À la vitesse de l'imaginaire, ils plongent dans des univers de fictions qui non rien à envier aux mondes virtuels de l'informatique. Ils créent spontanément des personnages, des dialogues, des situations, des décors avec rien, sans contraintes, sans limites cartésiennes. Ils sont tour à tour acteurs à multiples facettes et metteurs en scène. Seuls ou en groupe, les jeunes enfants sont capables, d'instinct —et c'est une des règles d'or du théâtre !— de *s'identifier à leurs personnages*. Ils les font vivre sans tabous, sans crainte du ridicule, sans retenue.

Au fil des ans, ça se gâte un peu et ils s'éloignent de Peter Pan et Alice.

Sauf quelques-uns...

Il serait regrettable de ne pas profiter de ces capacités merveilleuses pour les initier à cet art formidable du théâtre —apprentissage de la vie— et les entraîner dans une aventure, une œuvre collective : la création d'une pièce.

C'est magique !

Chancerel en a défini les objectifs principaux :

- Débarrasser de la timidité
- Rabaisser les prétentions injustifiées
- Combattre l'individualisme
- Éprouver la patience
- Libérer l'imagination
- Forcer la nonchalance

Auxquels, en pédagogues avertis nous pouvons ajouter les avantages suivants :

- Assurer une aisance orale
- Enrichir le vocabulaire et les connaissances
- Motiver et faciliter la scolarité par l'initiative
- Progresser vers un but collectif
- Épanouir, affirmer, consolider la personnalité

- Respecter, les autres, les lieux et une échéance
- Assumer coûte que coûte ses responsabilités.

Ces objectifs pourraient, à première vue, paraître ambitieux. Pourtant, par la volonté, l'enthousiasme et la rigueur, ils sont faciles à atteindre.

« **Les théatronautes** » **proposent des outils qui facilitent la réalisation :**

- Des textes de qualité littéraire éprouvés
- Un soutien pédagogique à la mise en chantier du projet avec le « pilote pédago »
- Un dialogue avec l'auteur (voir une rencontre)
- La possibilité de poser des questions à des spécialistes du théâtre jeunesse
- Solliciter l'aide ponctuel d'un metteur en scène du théâtre jeunesse

Il n'y a pas à hésiter, **le cadre scolaire doit être le creuset de cet atelier d'alchimie**. Les enfants, les jeunes et moins jeunes qui ont goûté à cette expérience en sortent **métamorphosés**.

Après quarante-cinq ans d'expérience, personnellement, je ne vois toujours pas les désavantages et trouve toujours autant de bonheur à monter des spectacles. Bien sûr, il faut braver des tempêtes, (surtout en maternelles) mais « à vaincre sans péril... » et le jeu en vaut vraiment, vraiment la chandelle !... et tous les feux de la rampe.

Alors, frappons les trois coups...

Gérard HUBERT-RICHO

Président des theatronautes.com

CODE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE

Article L121 et suivants dont art 122-4 :

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droits ou ayant cause est **illicite**. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou procédé quelconque.

**TOUT SPECTACLE DOIT FAIRE L'OBJET D'UNE DÉCLARATION AUPRÈS DE LA
SACD (SACD.fr ou 11bis rue Ballu ; 75442 Paris cedex 09)**

LES PORTES DE L'EAU

DISTRIBUTION

OLGA : 53 ans. Épouse de Léo. Vêtue simplement, sans recherche.

LEO : 56 ans. Époux d'Olga. En bleu de travail ou tenue style « bucheron ».

SABINE : 50 ans. Élégante

ALIX : 38 ans. Ressemble à un étudiant attardé.

LUC : Âge indifférent. Jeans, polo, blouson

Décor :

La pièce principale d'une maison d'éclusier. À la fois salle de séjour, salle à manger, cuisine. Aux murs, des photos représentant le canal, les écluses, des péniches, etc. Deux fenêtres avec volets, une porte donnant sur l'extérieur, une autre sur l'intérieur de la maison.

Une grande table à manger, des chaises, un vieux fauteuil. Une armoire contre un mur. Un fusil de chasse accroché à un mur.

(Une pendule sonne huit heures du soir. Léo ferme les derniers volets. Olga, assise, sur une chaise, manifeste une certaine nervosité)

OLGA : Tu as bien fermé les volets ?

LEO : Oui.

OLGA : Tous ?

LEO : Oui.

OLGA : Même ceux de derrière ?

LEO : Tu sais bien que je commence toujours par ceux-là.

OLGA : L'autre jour, tu en as oublié un.

LEO : Je ne crois pas. Lequel ?

OLGA : Allons, ne fais pas semblant.

LEO : Je t'assure...

OLGA : Celui de... sa chambre.

(Léo la regarde longuement, avec un air de reproche et de compassion mélangés)

LEO : Comment j'aurais pu oublier de fermer des volets qu'on n'ouvre jamais ?

OLGA : Vraiment ? Je... J'avais oublié.

LEO *(d'un ton de reproche indulgent)* : Enfin, Olga...

OLGA *(baissant la tête)* : Je te demande pardon.

LEO : Tu avais promis. Tu promets tous les jours et puis...

OLGA : Je sais, mais, parfois, c'est trop dur.

LEO *(il revient vers Olga, se place dans son dos et lui masse les épaules tendrement)* : Tu devrais essayer de te détendre. Tu boirais un thé ? Je vais mettre de l'eau à bouillir.

OLGA : Je ne sais pas. Oui, je suppose.

LEO *(sans élever la voix)* : Tu en veux un ?

OLGA : Oui, je te remercie. Un thé, c'est bien.

LEO *(tout en préparant le thé)* : Avec la tempête qui approche, on n'aura plus de passage aujourd'hui. Et puis, la nuit ne tardera pas. De toute façon la saison ne fait que commencer.

OLGA : Elles sont de plus en plus courtes... Les saisons. Comme si on nous avait oubliés, que plus personne n'avait envie de descendre le canal ou de le remonter.

LEO : D'ordinaire, tu ne t'en plains pas.

OLGA : Je ne me plains pas, c'est juste une constatation. Tout semble s'éteindre, peu à peu. La vie, les gens, les choses. C'est peut-être de notre faute, je ne sais pas.

LEO : Notre faute ?

OLGA : Qu'avons-nous encore à voir avec la vie, ses rythmes, ses à-coups... Ses remords ? Peut-être nous a-t-elle abandonnés comme nous l'avons laissée sur le bord de la route.

LEO : Il ne tient qu'à toi de...

OLGA : Ne sois pas injuste. Je m'efforce, jour après jour.

LEO : Et je t'en suis reconnaissant.

OLGA : J'ai plus besoin de réponse que de reconnaissance.

(Léo lui sert le thé et s'en remplit à son tour une tasse. Olga en boit une gorgée prudente)

LEO : Il n'est pas trop chaud ?

OLGA : Non.

LEO (*il ouvre la porte d'un placard et en sort une boîte à gâteaux*) : Tu veux un biscuit pour accompagner ?

OLGA : Je n'ai pas faim.

LEO : Tu devrais te forcer à manger. (*Il lui présente la boîte qu'elle refuse d'un mouvement de tête*) Tu ne manges presque rien.

OLGA : Je n'ai pas faim.

LEO (*rangeant la boîte dans le placard*) : Un jour, tu tomberas malade.

OLGA : Rassure-toi, je ne veux pas mourir avant de... Non, oublie ce que je viens de dire.

LEO : Le docteur Baron prétend que tu risques une décalcification, enfin je crois que c'est le mot qu'il a utilisé. C'est grave.

OLGA : Le docteur Baron a presque quatre-vingt-dix ans. Ses diagnostics ont son âge. (*Avec un faible sourire*) Il tue plus de patients qu'il n'en guérit. Dieu me préserve de jamais suivre ses avis.

LEO : C'est un sourire que j'ai entraperçu sur tes lèvres ?

OLGA : Comme quoi, le docteur Baron peut réaliser des miracles.

LEO : J'aime te voir sourire. Autrefois, tu étais gaie, prête à rire pour un oui pour un non. C'est ce qui m'a attiré chez toi, cette urgence à rire de tout. Et c'était tellement communicatif.

OLGA : Vraiment ? Je ne me souviens pas.

LEO : Tu as oublié nos fou-rires ? Les murs de la maison en tremblaient et l'eau, dans l'écluse, brassait les rives à gros bouillons. Les gens nous prenaient pour des fous.

OLGA : Les gens... Ils ont de drôles de réactions, parfois. On dirait qu'ils ne comprennent rien.

LEO : Ils s'inquiétaient de constater tant de joie. Le bonheur des autres est souvent une douleur. Tu devrais raviver ta mémoire et reconnaître qu'il existe cette force en toi. Elle est toujours là, n'attendant qu'un signe pour resurgir.

OLGA : Non, cette force ne vibre plus en moi. Comme s'il l'avait emportée avec lui.

LEO (*la grondant gentiment*) : Ne dis pas de bêtises. (*Il lui tend de nouveau la boîte de biscuits*)
Allons, prends-en un. Rien qu'un seul.

OLGA : Non, je serais malade. Mon ventre refuse toute... (*Elle hésite sur le choix du mot*) Intrusion, en ce moment.

LEO : Au moins, bois encore un peu de thé.

(Olga porte la tasse à ses lèvres et se fige soudain)

LEO (*inquiet*) : Qu'y a-t-il ?

OLGA : Tu n'as rien entendu ?

LEO : Non.

OLGA : Écoute.

LEO : Je n'entends rien.

OLGA : On a frappé à la porte.

LEO (*après avoir longuement écouté*) : Je t'assure...

OLGA (*se levant soudain, et portant une main à sa gorge*) : Je te dis qu'il y a quelqu'un.

(Léo se dirige vers la porte, hésite puis se décide à l'entrouvrir et se penche à l'extérieur)

LEO : Personne. Une des portes de l'écluse a dû grincer sous un courant.

OLGA : Qu'est-ce que tu racontes ?

LEO : Je ne sais pas. J'essaye de trouver une explication.

OLGA : Alors, toi aussi, tu as entendu ?

LEO : Mais non !

OLGA : Tu as entendu et tu prétends le contraire !

LEO : De toute façon, j'ai bien regardé, il n'y a personne.

OLGA : Tu t'es contenté de passer une demi-tête à l'extérieur. N'importe qui aurait pu se cacher. Derrière le tas de bois, à l'angle de la maison, à l'abri du hangar, est-ce que je sais ? Retourne voir, je ne peux pas supporter cette incertitude. (*Léo, avec un soupir résigné, se dirige de nouveau vers la porte*) À quoi penses-tu ? Tu as perdu la raison ?

LEO : Tu m'as demandé d'aller vérifier.

OLGA : Prends le fusil. (*Devant l'incrédulité de Léo, elle décroche l'arme du râtelier contre le mur et la lui met de force dans les mains*). Prends, mais prends donc ! N'importe qui peut rôder dehors et tu voudrais sortir les mains vides.

LEO (*après avoir regardé Olga comme s'il ne la reconnaissait pas*) : Il passe des dizaines de personnes ici tous les jours et, tout à coup, tu t'effraies pour un bruit...

OLGA : Toi aussi, tu es inquiet, je te connais bien.

LEO : Pas du tout.

OLGA : Tu as dit toi-même que plus personne ne franchirait l'écluse à cette heure avec le vent qui se lève.

LEO : Je me suis trompé, la tempête s'est perdue au loin.

OLGA : Alors, de quoi as-tu peur ?

LEO : Je n'ai pas peur, je suis inquiet pour toi. Des ombres qui t'assaillent. Des visiteurs invisibles. (*Il regarde un instant Olga, immobiles tous les deux*). Bon, comme tu voudras. (*Déposant le fusil dans son râtelier*). Mais je laisse cette horreur ici.

(Léo sort, sous le regard réprobateur de sa femme. Olga repousse la porte derrière lui et erre sans but dans la pièce, touchant un objet, en déplaçant un autre. Elle finit par s'asseoir sur une chaise, devant la table, s'empare de son tricot et se met à compter les mailles, se trompe, reprend, s'irrite. Pendant ce temps, la porte s'est rouverte et Sabine apparaît, s'encadre dans l'ouverture, observe longuement Olga, sans expression, puis soudain, entendant Léo, disparaît. Olga finit par jeter son ouvrage sur la table, violemment)

OLGA : Je ne suis plus capable de rien ! Même les mailles, je ne sais plus les compter. (*Elle se secoue*) Léo a raison, je dois me reprendre. Cette façon d'être, ce n'est pas vivre.

LEO (*rentrant et se contentant de repousser la porte derrière lui*) : C'est bien ce que je pensais. J'ai effectué le tour complet, j'ai même vérifié à l'intérieur du hangar. Personne. Te voilà rassurée ?

OLGA : Quand même, j'ai entendu quelque chose.

(Le téléphone sonne. Léo décroche)

LEO : Allo ! (*Il écoute. Bas, à Olga, la main sur le haut-parleur*) C'est Alix. (*Au téléphone*) Oui... Maintenant ? Je ne sais pas... Olga est fatiguée.

OLGA : Qu'est-ce qu'il veut ?

LEO (*bas, à Olga*) : Il veut nous voir. Il prétend qu'il a quelque chose à nous dire.

OLGA : Pas ce soir. Demande-lui de patienter jusqu'à demain.

LEO (*au téléphone*) : On en parle demain, si ça ne te dérange pas... Non, je crois que c'est mieux, je t'assure... D'accord. À demain.

(Léo raccroche, l'air pensif)

OLGA : Qu'est-ce qu'il voulait ?

LEO : Il n'a pas souhaité le raconter au téléphone. Il semblait survolté.

OLGA : Alix est toujours survolté, et préoccupé, de lui et des autres. Alix est un Pierrot sans Lune, un astre errant, un être intensément contradictoire.

LEO : Alix est l'un des derniers amis qui nous restent. Il est la fidélité incarnée. J'espère que c'est une bonne nouvelle. Je vais réchauffer le thé.

OLGA : Ce n'est pas la peine.

LEO : Comme tu voudras. *(Il entreprend de ranger la boîte de biscuits et de remporter le service à thé sur la paillasse de la cuisine, pendant qu'Olga considère son tricot, le regard vide)* La nuit dernière, j'ai rêvé de cette gamine. Ça ne m'était pas arrivé depuis longtemps. *(Il surprend l'interrogation muette dans le regard d'Olga)* Celle qu'on a retrouvée coincée entre les portes de l'écluse.

OLGA : Ah ! La petite...

LEO : Elle m'appelait, dans mon rêve, me parlait.

OLGA : Elle te parlait ?

LEO : Oui. Enfin, il m'a semblé. C'était assez confus. Elle tentait de m'expliquer quelque chose.

OLGA : Elle ouvrait la bouche ? Articulait des mots ?

LEO : Je les entendais plutôt dans ma tête.

OLGA : Qu'est-ce qu'elle voulait que tu comprennes ?

LEO : Elle avait vu les portes comme une délivrance. Elle nageait, gracieuse, entre deux eaux dans la direction des battants et elle... Oui, c'est ça, elle riait en me regardant, comme dans une extase, une célébration. C'était beau. Et puis, tout à coup, ses yeux se sont éteints, son corps a perdu son élan, s'est froissé dans un tourbillon, et le courant la cognait contre la porte, encore et encore.

(Léo se tait, bouleversé)

OLGA : Il y a bien longtemps que plus personne ne s'est noyé dans l'écluse. Personne depuis cette gamine. Elle avait quel âge ?

LEO : Quinze.

OLGA : Comment s'appelait-elle déjà ?

LEO : Camille.

OLGA : Oui, Camille. Belle comme un cœur. Ses parents étaient du village, ils se connaissaient depuis toujours, et, peu à peu, l'amour avait remplacé l'amitié. Camille était née une semaine après les épousailles, ils avaient fait Quasimodo avant Pâques, comme on disait encore à l'époque. La fiancée s'était présentée devant l'autel, poussant son gros ventre devant elle. Vingt ans de bonheur sans

accroc. On les jalousait. Un couple à l'abri de tout vent mauvais, au dire de tout le monde. Quelle surprise quand il a éclaté en lambeaux après vingt ans de mariage. Je peux te dire que plus d'un se sont intérieurement réjouis. Tu as raison, le bonheur des uns est un poison violent pour les autres. Le père de Camille est parti tenter l'aventure... Ailleurs. Je ne sais plus dans quel pays. N'importe où, pourvu que ça ne soit plus ici. La mère a fait ce qu'elle a pu avec la petite. Et puis voilà, la Camille s'est jetée à l'eau.

LEO : L'enquête de la gendarmerie n'a pas tranché. On n'a retrouvé aucun message de la jeune fille, rien qui prouve qu'elle a mis fin à ces jours.

OLGA : Rien ne prouve non plus le contraire. Pour moi, elle a choisi le grand saut.

LEO : Elle n'avait pas quinze ans.

OLGA : À cet âge-là, la mort cache encore son jeu. Elle ouvre des bras consolants aux chagrins de la vie. On ne sait pas qu'une fois qu'on a franchi le pas, même les chagrins ont disparu. C'est un espoir de paix qui conduit les plus fragiles à la mort.

LEO : Sa mère a fini par retrouver goût à la vie.

OLGA : Cet homme avec lequel elle est, maintenant, tu le connais ?

LEO : On raconte qu'il est venu de nulle part, qu'il a frappé à sa porte par erreur et qu'ils se sont reconnus au premier coup d'œil.

OLGA : Ils se connaissaient déjà ?

LEO : Non, mais ils ont compris que leur rencontre n'était pas due au hasard, que leurs deux chemins les conduisaient directement l'un vers l'autre, depuis toujours.

OLGA : Baliverne ! Ces histoires à l'eau de rose sont des contes pour pucelles.

LEO : Foutaise ou non, ils semblent heureux, d'après ce qu'on dit.

OLGA : On ne construit pas son bonheur sur la disparition d'une enfant.

LEO : Le bonheur ne choisit pas la façon dont il surgit.

OLGA : Le malheur non plus... (*Elle adresse un regard implorant à Léo*) : Tu es sûr qu'il ne risque rien ?

LEO : Rassure-toi, il est hors de danger là où il se trouve.

OLGA : Tu me le promets ?

LEO : Est-ce que je t'ai jamais menti ?

OLGA : Non, mais tu veux me protéger à tout prix et j'ai peur, parce qu'il y a des mensonges apaisants pires que des vérités cruelles et leurs blessures ne cicatrisent jamais.

LEO : Cesse de te torturer de la sorte.

OLGA (*l'interrompant*) : Tu ne veux vraiment pas me dire où il se trouve ?

LEO (*sur un ton de reproche indulgent*) : Olga !...

OLGA : J'ai tellement envie de savoir. Je te promets que je me contenterais de le regarder, de loin, voir qu'il ne souffre pas, qu'il sourit, qu'il respire.

LEO : Oui, oui, oui, il fait tout cela. Mais on ne doit plus jamais l'approcher. Jamais.

OLGA : J'ai tellement envie qu'il revienne. Tellement peur aussi...

LEO : Il ne reviendra pas.

OLGA (*qui regarde la porte d'entrée et se fige*) : Tu n'as pas fermé la porte en revenant de ton inspection ?

LEO : Si.**OLGA** : Regarde, elle est entrouverte.

LEO (*s'approchant de la porte*) : J'aurais pourtant juré...

(Il est sur le point de refermer la porte quand on frappe de l'autre côté du battant. Léo s'immobilise, Olga pousse un cri, portant une main à sa bouche)

OLGA : Tu avais prétendu qu'il ne viendrait plus personne.

LEO : Calme-toi, ce sont sans doute des touristes qui veulent passer avant la nuit.

OLGA : Dis-leur qu'il est trop tard, qu'ils attendent le matin. Que c'est dangereux au crépuscule.

LEO : Il n'est pas si tard.

(Léo ouvre la porte. Sabine s'encadre dans l'ouverture, souriante)

SABINE : Bonjour. J'ai vu de la lumière... Je ne savais pas si c'était ouvert.

LEO : Bonjour. Vous souhaitez franchir l'écluse ?

SABINE (*surprise*) : Non, pourquoi ?

LEO : Vous n'êtes pas en pénichette ?

SABINE (*amusée*) : Pas du tout. Quelle idée !

LEO : D'ordinaire, les gens qui passent par ici naviguent sur le canal.

SABINE : Non, je suis arrivée en voiture, tout simplement. Je... Je ne vous dérange pas, j'espère ?

OLGA : Vous vous êtes égarée ? Ça arrive parfois que les gens s'égarent. Surtout quand la lumière baisse. Ils croient rejoindre la nationale et se retrouvent sur la départementale qui se perd sur le chemin de halage.

SABINE : Rassurez-vous, je ne suis pas perdue. Enfin, je pense. C'est bien l'écluse du Bernois, ici ?

OLGA (*souçonneuse*) : Oui, pourquoi ?

SABINE : Alors, je suis à la bonne adresse. (*Elle promène son regard autour d'elle*) Mais, je ne vois personne. Peut-être est-ce votre jour de fermeture ?

OLGA : De quoi parlez-vous ? Nous ne fermons jamais.

SABINE (*soulagée*) : Ah ! Tant mieux. J'aurais été affreusement déçue. On m'a tellement chanté vos louanges.

(Léo et Olga se regardent, déconcertés)

LEO : Nos louanges ?

SABINE : Tout particulièrement votre cassolette de Saints-Jaques.

LEO : Attendez ! Je crains qu'il n'y ait malentendu.

SABINE : Je ne comprends pas...

OLGA : Qui vous a parlé de nous ?

SABINE (*confuse*) : Eh bien, je ne sais plus. Un ami sans doute, ou bien un collègue. Ce dont je suis certaine c'est qu'il ne tarissait pas d'éloges.

OLGA : À quand cela remonte-t-il ?

SABINE : Quelques mois. Un peu plus peut-être, je n'ai pas la mémoire des dates.

LEO : Désolé de vous décevoir, nous avons fermé l'auberge il y a bien longtemps.

SABINE : C'est une blague ?

LEO : Pas le moins du monde. Votre ami ou votre collègue vous aura mal informée.

SABINE : Je suis confuse. Vraiment, je ne sais pas quoi dire. Je viens de si loin et je me réjouissais tellement à l'idée de dîner ici.

OLGA : Il y a un très bon restaurant à l'entrée du village. Le Saint-Médard, vous ne pouvez pas le rater.

SABINE : C'est chez vous que je rêvais de manger. Quelle malchance.

OLGA (*sarcastique*) : La vie nous réserve parfois de mauvaises surprises, sans ça ce ne serait pas la vie. Si vous partez maintenant, vous arriverez avant la nuit.

SABINE : Ah ! Je me souviens, tout à coup !

LEO : Pardon ?

SABINE : Quand on m'a parlé de votre auberge. C'était le 13 juin de l'année dernière.

(Léo et Olga échangent un regard inquiet)

OLGA (*s'efforçant de ne rien montrer*) : Eh bien, pour quelqu'un qui n'a pas la mémoire des dates...

SABINE : Il y en a certaines dont le souvenir s'accroche, sans qu'on sache pourquoi. Mais je m'en suis souvenue parce que le 13 juin, précisément, j'avais organisé une petite réception entre amis, à la maison.

OLGA : Et c'est un de vos invités qui vous avait parlé de nous à cette occasion ?

SABINE : J'imagine. On échange tellement de mots sans importance, dans ces réunions.

OLGA : Mais vous avez retenu cette information.

SABINE : Je suis une incorrigible gourmande.

OLGA : On mange bien au Saint-Médard.

SABINE : Bon, eh bien, je crois que je vais me retirer. Excusez-moi de vous avoir dérangés.

LEO : C'est sans importance.

SABINE : Vous avez raison. Qu'est-ce qui a encore de l'importance ? La plupart des gens dérivent entre désillusion et indifférence. Vous ne trouvez pas ?

OLGA : Si vous le dites...

SABINE : J'en connais beaucoup qui picorent leur vie avec une petite grimace chagrinée, comme s'il y manquait du sel ou je ne sais quelle épice inédite. C'est trop drôle, ils sont déçus que leur vie ne leur propose pas ce dont, de toute façon, ils n'ont pas besoin, mais dont l'absence leur manque.

(Considérant soudain Léo et Olga avec une attention douloureuse) Que savez-vous du manque ?

LEO : Pardon ?

SABINE : Le manque. Ce sentiment d'un vide impossible à combler. N'avez-vous jamais rien ressenti de tel ?

LEO : Écoutez, madame...

SABINE : Mais où avais-je la tête ? Je suis désolée, vraiment, je ne voulais pas vous importuner et je me rends compte que j'ai abusé de votre temps avec mon bavardage. Je vous souhaite une bonne soirée.

(Sabine se dirige vers la porte quand, soudain, elle titube et porte une main à son front. Léo se précipite vers elle et la rattrape avant qu'elle ne tombe)

LEO : Ça ne va pas ? Vous vous sentez mal ?

SABINE : Je... Ça n'est rien, une hypoglycémie, ça m'arrive de temps en temps.

LEO : Venez vous asseoir.

(Léo l'aide à s'asseoir sur une chaise, devant la table)

LEO : Olga, apporte-lui de l'eau.

(Olga saisit une carafe, posée sur la table, remplit un verre qu'elle tend à Sabine)

SABINE *(après avoir bu une gorgée)* : Merci, je me sens déjà mieux. Je suis vraiment confuse, vous envahir de la sorte...

LEO : Vous voulez manger quelque chose, un morceau de sucre, un fruit ?

SABINE : Je veux bien, je vous remercie.

(Olga, montrant un certain agacement, ouvre la porte du placard, en sort une boîte de sucre et un paquet de biscuits qu'elle pose sur la table)

SABINE (*prenant un morceau de sucre qu'elle porte à sa bouche*) : Merci.

(Un moment de silence pendant lequel Sabine grignote un second morceau de sucre en adressant des sourires gênés à Léo et Olga)

SABINE : Vraiment, je ne sais pas comment vous remercier.

(Tout en grignotant un troisième sucre, Sabine observe la pièce autour d'elle avec une indiscretion manifeste)

OLGA (*bougonne, à Sabine*) : Vous aimez la décoration ?

SABINE : Oh ! Pardonnez mon indiscretion. Je tentais d'imaginer à quoi ressemblait cette pièce quand elle servait de salle de restaurant.

OLGA : Le restaurant se trouvait dans une autre aile de la maison.

SABINE : Je vois...

OLGA : Maintenant, si vous vous sentez mieux...

SABINE (*elle fixe son regard sur le fusil, accroché au mur*) : C'est un Baikal ?

LEO : Pardon ?

SABINE : Le fusil accroché au mur. C'est un Baikal ?

LEO (*après un regard vers Olga*) : Je suppose, oui. Vous vous y connaissez en armes ?

SABINE : Pas vraiment.

OLGA : Mais vous avez reconnu la marque ?

SABINE (*sans bouger de sa chaise*) : Mon père était chasseur. Son fusil était un Baikalmp 43, juxtaposé, calibre 20/76... Comme celui-ci.

OLGA : Vous pouvez le voir d'ici ? Pour une non spécialiste...

SABINE : Simple coup de chance.

OLGA : Vraiment ?

(Léo et Olga échangent un nouveau regard inquiet)

SABINE (*elle se lève, légèrement titubante et va observer l'arme de près*) : C'était le modèle de celui de mon père, j'ai tenté le coup. Parfois le hasard fait bien les choses. Vous ne trouvez pas ? (*Elle rejoint sa chaise et s'y assied*) Ça vous ennuie si je reprends un sucre ?

OLGA (*poussant brusquement la boîte de sucre vers Sabine*) : Vous pouvez même en emporter avec vous.

SABINE (*elle croque dans un nouveau sucre*) Bon, eh bien, merci et encore navrée pour le dérangement. (*Elle tente de se lever, porte la main à son front et retombe sur sa chaise*) Je crois que je vais rester encore un peu.

LEO : Vous voulez qu'on appelle le docteur ?

SABINE : Inutile. Il faut simplement laisser au sucre de temps de produire son effet.

OLGA : Ça prend longtemps ?

SABINE : C'est variable. Mais ne vous inquiétez pas, je serai bientôt partie. C'est vraiment dommage...

OLGA : Quoi ?

SABINE : Que votre restaurant soit fermé. Quand avez-vous dit que vous aviez cessé votre activité, déjà ?

OLGA : Nous ne l'avons pas dit.

SABINE : Vraiment ? Il m'avait pourtant semblé... C'est inquiétant...

LEO (*sur le qui-vive*) : Quoi ?

SABINE : Le nombre d'établissements de ce genre qui mettent la clé sous la porte. Surtout dans les campagnes. Pour quelle raison avez-vous renoncé ?

LEO (*après un nouveau regard discret à Olga*) : Trop long à expliquer.

SABINE : J'imagine qu'on ne le décide pas de gaité de cœur. Et moi qui joue les égoïstes parce que je m'étais réjouie à l'idée de déguster votre cassolette alors que vous ...

OLGA : On n'a jamais cuisiné de cassolettes aux Saint-Jacques !

SABINE : Qu'est-ce que vous racontez ? C'était votre plat de référence.

OLGA : Jamais !

SABINE : Mon ami s'est donc trompé. Alors, qu'elle était votre spécialité ?

(Soudain, Olga tend l'oreille)

OLGA : J'entends le bruit d'un moteur. (*Elle va entrouvrir un volet et regarde à l'extérieur*) Une voiture avance dans l'allée. On dirait celle d'Alix.

SABINE (*visiblement troublée, se lève brusquement*) : Eh bien, il n'est de bonne compagnie qui ne se quitte. Je crois vous avoir assez dérangés. Merci pour le sucre.

(Sabine se dirige rapidement vers la porte, l'ouvre et sort, en la laissant ouverte derrière elle)

OLGA : On dirait qu'elle a vu le diable. (*Elle retourne regarder par la fenêtre*) C'est étrange, je ne vois pas sa voiture.

LEO : Elle a dû la garer de l'autre côté du canal. Je me demande ce qu'elle est venue fabriquer ici, je n'aime pas ça du tout.

OLGA : En tout cas, elle n'avait pas envie qu'on la surprenne chez nous. Tu ne crois pas qu'il existe un lien avec ?...

LEO : Impossible. Personne d'autre que nous n'est au courant, tu le sais bien.

OLGA : J'ai remarqué que tu y avais pensé, toi aussi.

LEO : Une inconnue qui surgit à l'improviste et se comporte de manière aussi ambiguë, comment ne pas y songer. Mais, je te le répète, c'est totalement impossible.

OLGA (*toujours à la fenêtre*) : Si tu le dis... C'est bien Alix. Il semblerait que ce qu'il a à nous apprendre ne puisse pas attendre. Va lui ouvrir.

(Léo ouvre plus largement la porte à Alix au moment où celui-ci frappe contre le battant. Léo le laisse entrer. Alix lui serre la main et va à la rencontre d'Olga qu'il embrasse)

OLGA : On dirait que tu as quelque chose d'important à nous raconter.

ALIX : Et comment !

LEO : Et ça ne pouvait pas attendre ?

ALIX : Absolument pas ! Écoutez bien, je n'en reviens pas moi-même.

OLGA : Si tu nous expliquais de quoi il s'agit ?

ALIX : Elle a prononcé le mot !

LEO (*faussement déçu*) : Ah bon... C'est tout ?

ALIX : Elle l'a vraiment prononcé. J'ai vu ses lèvres bouger et le mot en est sorti, comme une fleur parfumée

LEO : Qui ? Quel mot ?

ALIX : Aglaé.

LEO : Et la fleur parfumée, elle disait quoi ?

ALIX : Oui.

LEO (*faisant semblant de ne pas apprécier la nouvelle à sa juste valeur*) : Et c'est ça qui te met dans un état pareil ?

ALIX : Tu ne comprends pas ? Elle a dit oui !

LEO (*faussement moqueur*) : Et alors ? Comment croire une fille qui se nomme Aglaé ? Une Jeanne ou une Marie, d'accord, mais une Aglaé...

OLGA : Cesse de taquiner Alix. (*À Alix*) C'est une merveilleuse nouvelle, nous sommes très contents pour toi. Raconte-nous.

ALIX (*exalté*) : Il y faudrait de la musique d'orgue, des chants d'oiseaux, un arc en ciel, le grondement du tonnerre et, peut-être, un ou deux coups de cymbales.

LEO (*amusé*) : Contente-toi du bruit de l'eau dans l'écluse.

ALIX : Eh bien, ça n'était peut-être pas aussi romantique dans le fond, j'ai toujours tendance à embellir. Je l'ai invitée au restaurant...

OLGA : Lequel ?

ALIX : Ah ! Si tu m'interromps tout le temps !

OLGA : D'accord, je ne dis plus rien.

ALIX : Au St-Médard. Il n'y a pas cinquante restaurants dignes de ce nom dans le coin, depuis que vous avez fermé. À son regard, quand j'ai lancé l'invitation, j'ai bien vu qu'elle soupçonnait qu'il y avait anguille sous roche. Ça m'a donné le courage de lui poser la question entre la poire au chocolat et le fromage blanc.

OLGA : Depuis que vous vous fréquentez, vous n'aviez jamais abordé le sujet ?

ALIX : Je suis un contemplatif, pas un homme d'action. Et puis, j'aimais bien ce non-dit entre nous, ce mystère sur l'avenir, cette façon de retenir le moment de grâce. L'instant du premier baiser.

OLGA : Tu ne t'es pas demandé si elle appréciait de voir traîner les choses autant que toi ?

LEO (à Alix) : À moins que tu n'aies redouté de te ramasser une gamelle ?

OLGA : Et ne nous raconte pas que vous ne vous étiez jamais embrassés.

ALIX : Ce que vous pouvez être terre-à-terre. Il y a des baisers qui n'en sont pas, qui ne sont pas homologués « vrai baiser du début ». Avant le premier aveu, c'est de l'exploration biologique mais, quand les sentiments s'en mêlent, on entre dans le métaphysique.

LEO : Ben, mes aïeux... Et donc, elle t'a apporté une réponse métaphysique ?

ALIX : J'en ai bien l'impression.

OLGA : Concrètement, tu lui as demandé quoi ?

ALIX : Si elle voulait m'épouser.

LEO : Elle a répondu oui et vous êtes illico entrés en lévitation ?

ALIX : Moque-toi. Aglaé est tout pour moi et je ne regrette pas d'avoir attendu aussi longtemps. Son « oui », mon Dieu, son « oui », c'était... une apothéose.

OLGA : Bref, tu es amoureux.

ALIX : À peu de choses près.

OLGA : Et les noces sont pour quand ?

ALIX : Les noces ?

LEO : Tu sais, le truc qui se passe devant monsieur le maire quand on se marie.

ALIX : On ne sait pas encore. C'est une décision difficile à prendre. On hésite entre... demain ou après-demain.

(Léo et Olga n'en croient pas leurs oreilles)

LEO : Effectivement, vous êtes l'indécision même.

ALIX : Vous êtes invités, bien sûr.

OLGA : Merci. Il y aura beaucoup de monde ?

ALIX : À part Aglaé et moi, vous serez les seuls. Non, je plaisante, mais on n'a pas encore arrêté la liste. Aglaé prétend qu'elle y travaille, mais je ne la vois pas trop concentrée sur le sujet.

OLGA : Et de ton côté ?

ALIX : Moi, j'ai vous, ça me suffit.

LEO : Compte sur nous, on s'arrangera pour provoquer des effets de foule.

ALIX : Bon, je crois que je vais y aller, je pense vous avoir tout dit. (*Il se dirige vers la porte, s'arrête, se retourne*) Au fait, c'était quoi, cette voiture qui quittait l'écluse, de l'autre côté du canal ?

LEO (*après un regard discret à Olga*) : Quelqu'un qui s'était trompé de chemin.

ALIX (*pensif*) : Ça arrive de temps en temps. Mais, par l'autre berge, c'est plus rare. Pour se perdre, il faut vraiment le vouloir, non ?

(Nouvel échange de regards entre Léo et Olga)

LEO : Qu'est-ce que tu veux dire ?

ALIX : Ben, on se retrouve pas sur le chemin de halage sans avoir galéré un moment avant, le temps de se rendre compte qu'on est complètement paumé.

OLGA : Elle était bel et bien perdue.

ALIX : Ah ! C'était une femme... Elle y a mis de la bonne volonté... Allez, je rejoins mon antre, Aglaé va peut-être passer en fin de soirée.

LEO : Embrasse-la métaphysiquement de notre part.

ALIX : Vous pouvez compter sur moi.

(Alix sort)

OLGA : C'était quoi, ces allusions aux gens qui se perdent volontairement ?

LEO : Je ne sais pas. Alix utilise toujours un langage en zigzags, bourré de sous-entendus qui ne débouchent nulle part, comme le chemin de halage. On ne doit pas tout prendre au pied de la lettre.

OLGA : Tout de même, je trouve qu'il a beaucoup insisté. Et cette femme, elle aussi elle multipliait les allusions. Je n'aime pas ça, je n'aime pas ça du tout.

(Noir)

(Le surlendemain, le soir du mariage)

OLGA : Finalement, il y avait un peu de monde. Jolie cérémonie. Enfin, pittoresque. Étonnant de la part d'Alix qui ne nous avait pas habitués à ces mondanités.

LEO : La pièce montée lui ressemblait, forme et goût indéfinissables. Du grand art. *(Il consulte sa montre)* Et tout était bouclé à vingt-et-une heures, j'apprécie. Tu sais que je n'aime pas veiller tard.

OLGA : Aglaé était superbe, en robe indienne et chapeau claque. Ils vont bien ensemble... Tu leur donnes combien de temps ?

LEO : De temps ?

OLGA : Avant de se séparer.

LEO : Tu viens de dire qu'ils vont bien ensemble.

OLGA : Esthétiquement parlant. Mais, je les vois mal vieillir côte à côte. À mon avis, elle se lassera avant lui. À force de tenter de comprendre la pensée complexe d'Alix, elle va s'user prématurément.

LEO : Sauf s'il se décide à lui faire manger son chapeau claque avant.

(Ils se rendent compte qu'ils n'ont pas le cœur à la plaisanterie et abandonnent le ton badin)

OLGA : Cette femme, elle était là. Tu l'as vue ?

LEO : Bien sûr.

OLGA : Tu crois qu'elle était invitée ?

LEO : Pas à ma connaissance.

OLGA : Alors, qu'est-ce qu'elle fichait à ce mariage ?

LEO : Aucune idée. Elle a parlé avec Alix.

OLGA : Tu plaisantes ?

LEO : Aglaé ne semblait pas apprécier ce tête-à-tête.

OLGA : Aglaé jalouse ? Première nouvelle.

LEO : Non, il y avait autre chose. Comme si la présence de cette inconnue la mettait mal à l'aise.

OLGA : Aglaé mal à l'aise ? Deuxième première nouvelle.

LEO : Alix et la femme ont bavardé un moment et, tout à coup, j'ai eu l'impression qu'il souhaitait interrompre la discussion, mais elle insistait. Il a fini par lui tourner le dos.

OLGA : Ça ne ressemble pas non plus à Alix. D'habitude, il ne sait pas se défendre et se laisse envahir par les autres. Le mariage l'a peut-être changé.

LEO : J'ai demandé à Alix ce qu'elle lui voulait, ce qu'ils s'étaient raconté. Tu sais ce qu'il m'a répondu ?... Qu'il ne l'avait pas vue, qu'il ne savait pas de qui je voulais parler.

OLGA : Non ?

LEO : Quand j'ai insisté, il a mollement prétendu qu'il ne se souvenait plus.

OLGA : Je ne comprends pas. Pourquoi mentir ?

LEO : Alix semblait vraiment mal à l'aise. J'ai même eu l'impression qu'il avait peur.

*(On frappe brièvement à la porte et **Luc** entre sans y avoir été invité)*

LEO : Ah ! Luc, merci encore pour le coup de main. Tout s'est bien passé, pendant notre absence ?

LUC : Aucun problème, patron.

LEO : Cesse un peu de m'appeler patron.

LUC : Ok, patron. J'ai passé deux mini-péniches. Rien à déclarer. Ah si, maintenant que j'y pense. Il y a eu cette mystérieuse apparition...

LEO : Quelle apparition ?

LUC : Une bonne femme, dans sa voiture. Elle s'est pointée sur le chemin de halage, de l'autre côté de l'écluse. Y pas beaucoup de visiteurs sur ce chemin. Ceux qui s'y engagent se sont perdus, mais ça semblait pas être son cas.

OLGA : De quelle femme parles-tu ?

LUC : Aucune idée. Elle conduisait une voiture allemande, je crois. Moi, les bagnoles... *(Léo et Olga se regardent, inquiets)* Elle l'avait garée le long du muret et, assise au volant, elle regardait les portes de l'écluse comme s'il y avait rien de plus intéressant en ce pauvre monde. J'ai pensé qu'elle allait prendre des photos, mais non, elle s'est contentée de regarder. Quand je me suis approché pour lui proposer mon aide, elle a démarré et est repartie, sans même un signe. Drôle de bonne femme.

LEO : Cette femme, à quoi elle ressemblait ?

LUC : Difficile à dire, elle n'est pas sortie de sa caisse. Mais, je dirais, la cinquantaine bien conservée. Blonde, oui, blonde, avec les cheveux bouclés. Un visage pas trop vilain.

OLGA : Elle semblait chercher quelque chose ?

LUC : Non, elle se contentait de regarder l'eau, entre les portes.

OLGA : Agitée, nerveuse ?

LUC : Plus figée qu'une statue. Juste, comment dire, fascinée par la flotte.

OLGA : À quelle heure elle est passée ?

LUC : J'ai pas regardé ma montre, mais je dirais en milieu d'après-midi.

LEO : T'as pas relevé son numéro d'immatriculation ?

LUC : Non. J'aurais dû ? Dites donc, j'ai l'impression qu'elle vous tracasse, cette inconnue. Vous la connaissez ?

LEO *(gêné)* : Non. Jamais entendu parler... Simple curiosité. *(Léo fouille dans un tiroir et en sort quelques billets de banque qu'il tend à Luc)* Tient, pour te dédommager du dérangement.

LUC *(refusant l'argent)* : On avait parlé d'un service amical.

LEO : Tout travail mérite salaire.

LUC (*il accepte finalement l'argent, le vérifie et émet un sifflement appréciateur*) : Eh ben, pour ce prix, je suis prêt à faire passer le Queen Mary, dans les deux sens. (*Il se dirige vers la porte et s'apprête à sortir. Sur le ton de la plaisanterie*) Et si je revois votre mystérieuse visiteuse, je manquerai pas de lui soutirer tous ses petits secrets avant de vous les vendre l'un après l'autre.

(*Luc sort. Léo et Olga se dévisagent en silence*)

OLGA : Léo, cette femme, elle sait quelque chose. Elle ne rôde pas ici par hasard.

LEO : Je te répète que personne - tu m'entends : personne - ne sait ! Et personne ne saura jamais.

OLGA : Et moi, je te dis que cette histoire finira mal. Comment avons-nous pu croire le contraire ? On ne pouvait pas s'en tirer à si bon compte. Qui sème le vent...

LEO : Il n'y a aucune raison pour que les choses tournent mal. Tout est parfaitement sous contrôle.

OLGA : Alors ? Qui est-elle ? Que veut-elle ? Pourquoi est-elle venue ?

LEO : Je l'ignore pour l'instant. Et je sais que les questions sans réponse sont des poisons pour l'esprit.

OLGA : Je n'en peux plus. Toi, tu as toujours refusé de regarder en face les vérités qui te déplaisent en te réfugiant derrière des mensonges auxquels tu es le premier à ne pas croire.

LEO : Tu sais pourquoi...

OLGA : Que m'importe ta honte, ou la mienne. La belle affaire. Elle nous accompagnera jusqu'au bout. Voilà le résultat. Le malheur surgit et tu lui tournes le dos, espérant qu'il t'oubliera. Mais, ça n'est pas ainsi que la vie nous mène.

LEO : Je ne veux plus rien entendre !

OLGA : Je ne me tairai pas !

LEO (*s'avouant vaincu*) : Tu as raison. Cette femme représente peut-être une menace potentielle. Je ne sais pas encore laquelle, c'est pourquoi je refuse de sombrer dans la paranoïa.

OLGA : Qui parle de paranoïa ? Elle n'est pas un produit de notre imagination. Elle est là, bien réelle, en chair et en os. Elle cherche. Elle pose des questions, elle rencontre nos amis et ce qu'elle leur raconte, je n'ose l'imaginer... Ils refusent d'avouer qu'ils lui ont parlé. Pourquoi Alix a-t-il menti ? De quoi avait-il peur ?

LEO (*sur le ton de la plaisanterie*) : Alix s'effarouche facilement. Il suffit qu'on le regarde dans les yeux un peu trop longtemps pour qu'il sombre dans un abîme de confusion. Cette femme l'aura subjugué dans un moment de fragilité, il venait juste de se marier.

OLGA : Cesse de me parler comme à une enfant. Tu t'insultes toi-même. Alix n'est pas aussi vulnérable que tu le prétends. S'il a peur de cette femme et s'il nie lui avoir parlé, c'est qu'il a de bonnes raisons.

LEO : Et quelles sont-elles, d'après toi ? Alix ne sait rien. S'il a peur, ce n'est pas de ce que nous craignons. À force de vivre dans l'angoisse, nous inventons des menaces qui n'existent pas. Bon, il est temps de contrôler l'écluse avant la nuit. Je reviens tout de suite. Ferme les volets.

(Léo sort. Olga, restée seul, commence à fermer les volets. Elle s'interrompt, préoccupée, considère un moment le fusil accroché au mur, retourne aux volets. Le téléphone fixe sonne. Elle sursaute, hésite avant de décrocher, décroche)

OLGA : Allo ? *(Un temps)* Allo ?... Répondez. Qui êtes-vous ?

(La sonnerie du téléphone indique que la communication a été coupée. Olga le regarde avant de lentement raccrocher. Elle porte la main à sa gorge, effrayée. Léo rentre)

LEO : Que se passe-t-il ? Tu es livide.

OLGA : Le téléphone.

LEO : Eh bien ?

OLGA : Il a sonné, j'ai décroché, il n'y avait personne.

LEO : Sans doute un faux numéro.

OLGA : Quelqu'un respirait, je l'ai entendu. C'était elle, j'en suis sûre.

LEO : Allons, pas d'enfantillage. Ça n'est pas la première fois que quelqu'un se trompe de numéro. Jusqu'à présent, nous n'y attachions pas d'importance.

OLGA : Je te dis que c'est elle !

LEO : Pourquoi nous appeler sans se faire reconnaître alors qu'elle nous a déjà rendu visite ? Ça n'a aucun sens.

OLGA : Pour nous effrayer, nous pousser à bout.

LEO : Il est très facile de savoir qui a appelé. *(Il saisit le téléphone et consulte le journal d'appels)*
Appel inconnu. Dommage.

OLGA : Tu espérais quoi ? Qu'elle nous laisse ses coordonnées ?

LEO : Ça ne prouve rien. Il pouvait s'agir de n'importe qui. Bon, je suis fatigué, je vais me coucher. Tu viens ?

OLGA : Je veille encore un peu et je te rejoins.

LEO : Et cesse de te tourmenter pour rien.

OLGA : Pour rien, vraiment ?

(Léo sort. Olga prend le téléphone, consulte le journal d'appels à son tour)

OLGA (*s'adressant au journal d'appels*) : Qui es-tu ?

(Elle repose le combiné sur son socle, s'assied sur une chaise, face à la table, qu'elle regarde sans la voir)

(Noir)

(Nuit. La scène est faiblement éclairée. On entend le vent souffler. Une voix féminine murmure, en répétition : « Emma ! Emma ! Emma ! » Un coup de tonnerre retentit, au loin. « Emma, où es-tu ? Entre les portes de l'eau ? »)

(Le lendemain soir. La nuit est tombée. Olga, seule, boit une tasse de café, assise devant la table. Léo entre, vient lui déposer un baiser sur le front)

LEO : Quelle journée ! Je suis claqué. J'ai fini de couper les derniers stères de bois. Par contre, à l'écluse, calme plat. La saison est définitivement terminée. Et de ton côté, ce rendez-vous en ville ?

OLGA : J'en suis revenue à bout de nerfs, comme d'habitude. Mais la banque de ma défunte sœur s'est montrée compréhensive.

LEO : Tant mieux. Tu aurais dû proposer à Luc de t'accompagner. Il ne demande qu'à rendre service.

OLGA : Je ne suis pas sûre de supporter ses bavardages incessants. Luc ne s'interrompt que pour reprendre sa respiration. Et encore...

LEO : Je repensais à ce qu'il nous a raconté, à propos de cette femme, de l'autre côté du canal, dans une voiture allemande. Luc ne serait pas capable de reconnaître une berline d'une deux chevaux. Quant à ses talents de physionomiste, parlons-en...

OLGA : Ne cherche pas à me rassurer, c'est inutile... *(Elle songe un moment sans rien dire, sirotant son café)* J'ai passé la journée sous l'emprise de ce cauchemar.

LEO : Quel cauchemar ?

OLGA : Je t'en ai parlé ce matin, mais tu ne m'as pas écoutée.

LEO : Désolé. Tu me racontes ?

OLGA : Il y avait de l'orage, le vent soufflait en rafales. Malgré tout, j'entendais une voix, un gémissement.

LEO *(se versant du café)* : Maintenant que j'y repense, je t'ai sentie bouger, pendant la nuit, tu étais agitée. Elle disait quoi, cette voix ?

OLGA : Il m'a semblé qu'elle prononçait un nom, mais je ne l'ai pas reconnu.

LEO : Un nom ? C'est curieux, il me semble avoir aussi entendu comme une mélodie, la nuit dernière. Une plainte, plutôt. Le vent, sans doute.

OLGA : Elle parlait aussi de portes. De portes et d'eau.

LEO : Ça ne veut rien dire. Tu reveux du café ?

(Elle tend sa tasse et il la ressert. On frappe à la porte)

OLGA *(dans un souffle)* : Qui peut venir à une heure pareille ? *(En direction de la porte)* Qui est là ? *(N'entendant pas de réponse, elle repose la question)* Qui est là ?

(Léo va ouvrir. Sabine passe une tête dans l'entrebâillement, hésite, puis finit par s'avancer, affectant une attitude embarrassée et modeste. Léo et Olga échangent un regard tendu)

SABINE : Bonjour. *(Montrant qu'elle attend leur accord pour entrer)* Je... Je peux ? ... Je suis désolée de m'imposer à pareille heure. J'espère que je ne vous dérange pas trop.

OLGA : Il est tard, nous allons nous coucher.

SABINE : Rassurez-vous, je ne serai pas longue.

OLGA : Vraiment, je ne sais pas si...

SABINE *(presque implorante)* : Je vous en prie.

OLGA : Que voulez-vous ?

SABINE : Eh bien, je souhaitais vous présenter mes excuses.

LEO : Vos excuses ? Je ne comprends pas.

SABINE : J'ai bien conscience de vous avoir importunés, avant-hier. Je reconnais que mon attitude... Mes propos... Vous aviez de quoi vous poser des questions.

OLGA : Nous nous les posons toujours.

SABINE : Je regrette.

LEO *(ironique)* : Vous sembliez surtout regretter notre cassolette aux Saint-Jacques.

SABINE *(sur un ton beaucoup plus désinvolte)* : Vous n'en avez pas cru un mot, bien entendu ?

OLGA : Que voulez-vous dire ?

SABINE : Cette histoire de cassolette, vous l'avez prise au sérieux ?

LEO : Ça ne l'était pas ? Vous aviez l'air sincèrement déçue.

SABINE : Il ne faut jamais se fier aux apparences, n'est-ce pas ? Je m'attache toujours à bien comprendre à qui j'ai affaire avant de me forger une opinion. Pas vous ? Si ça n'est pas le cas, je vous le conseille.

OLGA : Encore une fois, que voulez-vous ?

SABINE : Mais rien. Juste vous présenter mes excuses, en espérant que vous les accepterez.

LEO : Et c'est tout ?

SABINE : Comprenez que, pour moi, cette démarche est... Comment dire ?... Importante. Essentielle.

OLGA : Pour nous, elle est plutôt incongrue.

SABINE : Concernant cet épisode fâcheux d'avant-hier... Je crains effectivement d'avoir abusé. Si, si, j'insiste. Trop de gens causent du tort à leurs semblables, le plus souvent sans le vouloir, et s'éloignent sans remords. Un peu d'humilité et de repentance ne pourrait pas nuire. On éviterait ainsi bien des drames.

OLGA : Encore une fois, que voulez-vous ? Il y a deux jours, vous débarquez chez nous comme en pays conquis, vous affectez la surprise en apprenant que notre restaurant est fermé depuis des années, ce que, manifestement, vous saviez déjà, vous...

SABINE (*l'interrompant, se dirigeant vers le fusil accroché au mur*) : Bel objet, vraiment. (*Elle tend une main vers l'arme*) Vous permettez ?

LEO (*se levant pour retenir le geste de Sabine*) : N'y touchez pas !

SABINE (*effleurant l'arme du bout des doigts*) : C'est une arme très précise, redoutable. Je comprends que vous la possédiez. Vous êtes chasseur, vous aussi, comme mon défunt père ?

LEO : Non, je déteste la chasse.

SABINE : Quand on n'aime pas tuer, bien sûr... Parce que je suis certaine que vous n'aimez pas tuer.

LEO (*de mauvaise grâce*) : Effectivement... Nous acceptons vos excuses. Maintenant, si vous voulez bien...

SABINE : Comment êtes certaine de votre sincérité ? Je ne voudrais pas vous quitter sur un malentendu. Trop de malheurs sont provoqués par des malentendus qu'on a négligé de dénouer, par paresse, ou par lâcheté. Que pensez-vous de la lâcheté ?

OLGA : Vous devez partir, à présent.

SABINE (*sans élever la voix*) : Vous n'avez pas répondu à ma question. Ça n'est pas très courtois.

LEO : La courtoisie serait de vous retirer.

SABINE : Je vois bien que vous ne m'avez pas pardonné. Comment vous convaincre de ma bonne foi ?

OLGA (*élevant la voix*) : En fichant le camp d'ici !

SABINE : J'avoue être un peu déçue... Très déçue. Je venais en amie et vous me repoussez.

OLGA : Partez et ne revenez plus !

SABINE : Vous ne désirez pas connaître l'objet de ma visite ? (*Léo et Olga se regardent en silence*) Je vois que si. Alors, il vous faudra supporter mon petit bavardage. (*Elle a un dernier regard pour le fusil et vient s'asseoir sur une chaise, devant la table*) Bel objet, vraiment. Auriez-vous l'obligeance de m'offrir une tasse de café ?

(Olga interroge Léo du regard. Il lui confirme d'un signe qu'elle peut servir Sabine. Olga remplit une tasse qu'elle pose, sans délicatesse, devant Sabine)

SABINE (*après avoir bu une gorgée*) : Il est délicieux, merci. On ne manifeste pas assez sa gratitude aux personnes qui savent préparer un bon café. D'une manière générale, on oublie trop souvent de remercier. On préfère commander, ordonner. Même dans les prières, tenez. Elles sont presque toutes des revendications. On exige de Dieu et, s'il n'obtempère pas sur le champ, on commence à gémir, à se plaindre et à tenter de l'apitoyer en se proclamant pêcheur. Mais Dieu en a vu d'autres. Il reste tranquillement dans son coin, nous laissant nous égosiller en vain.

LEO : Êtes-vous venue pour nous parler de Dieu ?

SABINE : Non, bien entendu, mais j'adore les digressions. N'y voyez pas malice. (*Elle finit de boire son café, manifestant un vrai plaisir, puis repose sa tasse sur la table*) Une merveille, et à la bonne température. (*Elle se lève, se promène dans la pièce, avise la porte conduisant au reste de la maison*) Vous vivez seuls, ici ? Je vous pose la question parce que c'est un lieu très reculé. Vous ne craignez pas les visites importunes ?

LEO : Pas jusqu'à aujourd'hui...

SABINE : Les maisons sont des protections, mais peuvent, parfois, devenir des pièges, quand on s'y retrouve enfermé, assailli de toutes parts, prisonniers chez soi.

LEO : Encore une digression ?

SABINE : Vous avez remarqué ? Alors, vous vivez seuls ?

OLGA : Cela ne vous regarde pas.

SABINE : Non, mais ça m'intéresse. La maison semble grande, vue de l'extérieur. J'imagine qu'il doit y avoir pas mal de chambres. Assez pour héberger une petite famille. J'imagine des jeux, des rires d'enfants, des cavalcades au bord de l'eau... Non, je suis sotte, on ne joue pas au bord de l'eau, c'est trop dangereux. Sauf si on a le bonheur de posséder des parents attentifs... Vous avez des enfants ?... Je sais, cela ne me regarde pas. Mais je parie que vous en avez.

OLGA : Quelle importance ?

SABINE : Mais, tout est là. Les enfants bouleversent nos existences une fois pour toutes, et nous laissent pantelants devant leur évidence. Même si, par chance, on pensait avoir découvert un sens à notre présence en ce monde, on s'aperçoit soudain, lorsque naît le premier enfant, qu'on n'avait rien compris à la vie, qu'on se berçait d'illusions sur son sens, les raisons de notre présence sur cette Terre. Les enfants SONT le sens de la vie.

(Olga semble bouleversée. Léo lui fait discrètement signe de ne pas montrer ses sentiments, pour ne pas indiquer à Sabine qu'ils ont été parents)

LEO : Nous n'avons jamais eu d'enfants. Navrés de n'avoir pas pu comprendre les raisons de notre présence ici-bas.

(Olga lui adresse un muet message de reproches)

SABINE : Évidemment, dans ces conditions...

OLGA : Que voulez-vous dire ?

SABINE : Vous ne pouvez pas comprendre. Et j'en suis peinée pour vous.

OLGA : Nous n'avons pas besoin de votre compassion.

SABINE : Compassion est un grand mot. Non, il s'agit seulement d'un regret. Pour vous, bien entendu. (*Sans transition, du coq à l'âne*) Les portes, vous les manœuvrez de quelle façon ?

LEO : Pardon ?

SABINE : Les portes de l'eau, vous les commandez d'ici ou devez-vous aller les ouvrir et les fermer sur place ?

LEO : Quelle expression avez-vous utilisée ?

SABINE : Je ne me souviens plus.

LEO : Vous avez dit « les portes de l'eau ». Pourquoi ?

SABINE : Je ne sais pas. Sans doute que la musique me plaisait. C'est l'image qui m'est apparue lorsque je les ai contemplées pour la première fois. Vous ne l'aimez pas ?

LEO : Vous n'avez pas utilisé cette expression par hasard.

SABINE : Je vous affirme que si. Alors ? D'ici ou du dehors ?

LEO : De l'extérieur. Mais vous n'êtes pas ici pour vous informer sur le fonctionnement de l'écluse ?

SABINE : Non, mais j'en profite pour satisfaire ma curiosité. Je me plais à croire que les gens curieux sont des êtres de ressource.

LEO : Si vous le dites...

SABINE (*montrant la cafetière*) : Si je n'avais pas peur d'abuser...

LEO : À quel jeu jouez-vous ?

SABINE : Vous voulez jouer ? Alors, jouons. Une devinette. Où se cache Emma ? (*Léo et Olga se regardent, pétrifiés, se souvenant du rêve d'Olga*) J'ai l'impression que ce nom vous perturbe ?

OLGA (*dans un souffle*) : Pas du tout. Pourquoi ?

LEO : Nous ne connaissons aucune Emma. Vous voulez parler de l'héroïne de Flaubert ?

SABINE : Ah ! Flaubert ! Un de mes auteurs préférés. Un tel style. Savez-vous qu'il relisait ses textes à haute voix, dans une pièce qu'il avait nommée son *gueuloir* ? J'aime cette intransigeance.

OLGA : Qui est Emma ?

SABINE : Qui était-elle... Une très jolie jeune fille. Dix-neuf ans, un être tendre, aimant, vif, drôle, généreux, d'une beauté simple et modeste, et d'une intelligence vertigineuse. Mais j'avoue manquer un peu d'objectivité. Quand on aime quelqu'un, il est facile d'oublier ses petits défauts. Surtout lorsque l'être aimé n'est plus. Avez-vous déjà perdu un être cher ?

OLGA (*de plus en plus mal à l'aise*) : Si vous ne partez pas immédiatement, j'appelle la police.

SABINE : Vous n'en ferez rien. Et je vais vous dire pourquoi...

(Elle est interrompue par le bruit d'une voiture s'approchant à vive allure, moteur grondant, le crissement de freins, le claquement d'une portière, une cavalcade et des coups violents frappés à la porte d'entrée)

LEO *(en direction de la porte)* : Qui est là ?

ALIX *(dehors)* : C'est moi, Alix ! Ouvrez-moi, c'est affreux !

LEO : Alix ?

ALIX *(dehors)* : Ouvrez-moi, pour l'amour du ciel !

(Au moment où Léo ouvre la porte, la lumière s'éteint brusquement)

OLGA : Léo, qu'est-ce qu'il se passe ?

LEO : Les plombs, ils ont dû sauter. Alix, par ici. Attention !

(Dans la confusion, Alix entre et Sabine s'éclipse, sans qu'on voie qu'elle emporte le fusil qu'elle a décroché du mur)

ALIX *(bousculé par Sabine, qui sort)* : Eh ! Vous me marchez sur les pieds !

LEO : Que personne ne bouge, je cherche le compteur. Ah ! Le voilà !

(La lumière revient. Alix pénètre dans la pièce et se jette sur une chaise, comme anéanti)

OLGA : C'est pas trop tôt. *(Elle regarde autour d'elle)* La bonne femme s'est volatilisée. Bon débarras.

LEO *(à Alix)* : Mon vieux, qu'est-ce qu'il t'arrive ?

ALIX *(dans sa détresse)* : Aglaé...

LEO : Eh bien quoi, Aglaé ?

ALIX : Elle a disparu.

LEO : Comment ça, disparu ?

ALIX : Elle est partie.

LEO : Partie ? Je ne comprends pas.

ALIX : Elle m'a quitté.

LEO : Le lendemain de ses noces ? Tu plaisantes ?

(Il échange un regard complice avec Olga)

OLGA (*bas, à Léo*) : Je t'avais dit que ça ne durerait pas.

ALIX : Quand on est rentrés à la maison, elle était un peu pompette. Je lui ai proposé d'aller s'allonger sur le lit. Elle m'a regardé d'un drôle d'air, comme si elle me voyait pour la première fois et tu ne devineras jamais ce qui s'est passé.

LEO : Raconte toujours.

ALIX : Elle m'a repoussé en m'accusant d'avoir des arrière-pensées libidineuses. On était mariés, tout de même, et puis, on avait déjà un peu devancé l'appel. Enfin, on s'était testés, quoi. Bon, d'accord, hier soir j'avais bien des arrière-pensées, on n'est pas des bêtes. Mais la nuit de noces, c'est des choses qui arrivent.

LEO : Elle t'a quitté parce que tu la désirais ?

ALIX : C'est ce que j'ai compris. J'avais fantasmé sur une fille libérée et je me retrouvais tout à coup devant une grenouille de bénitier, une égérie de la manif pour tous. Je suis parti en voiture me ronger les sangs toute la journée.

LEO : T'exagères pas un peu ? Elle avait peut-être juste mal à la tête.

ALIX : Tu crois ?

LEO : Elle t'a dit qu'elle voulait te quitter ?

ALIX : Ben, pas vraiment. Je l'ai lu dans ses yeux.

LEO : Parce que tu sais lire dans les yeux, à présent ? Première nouvelle. J'ai toujours pensé que tu regardais à travers les gens sans les voir.

ALIX : Tu crois que j'aurais mal interprété ?... C'est vrai que j'étais aux quatre-cents coups à cause du mariage, c'était mon premier.

LEO : Tu lui as demandé ?

ALIX : Pas vraiment.

LEO : Tu lui as demandé, oui ou non ?

ALIX : Non.

LEO : Elle est où, en ce moment ?

ALIX : Ben, chez moi.

LEO : Elle t'a quitté tout en restant et sans rien te dire, et toi tu envisages déjà le suicide, c'est bien ça ?

ALIX : Ça y ressemble.

LEO : Tu sais ce que tu devrais envisager ?

ALIX : Non.

LEO : Tu rentres chez toi au galop et tu lui demandes, sans paniquer : « chérie, t'as vraiment l'intention de me quitter parce que j'envisageais un câlin ? »

ALIX : Jamais, j'oserais lui demander une chose pareille.

LEO : Pourquoi ?

ALIX : C'est, comment dire ? Trop intime. C'est m'immiscer dans sa vie privée.

LEO : Un époux, ça a le droit de s'immiscer, crois-moi. Surtout quand il s'agit de galipettes. Allez, mon vieux, un peu de courage.

ALIX : Bon, alors, j'y vais ?

LEO : Fonce, mon gars.

ALIX : Je... Je vous raconterai.

(Alix sort. Léo regarde Olga, qui semble figée, face au mur où se trouvait le fusil)

LEO : Qu'est-ce qu'il t'arrive ? On dirait que tu as vu le Diable.

OLGA : Le fusil. Il a disparu.

LEO : Quoi ? *(Il contemple le mur vide)* Nom de dieu ! C'est la femme. Elle a dû l'emporter pendant la panne d'électricité.

OLGA : Cette panne, c'est elle qui l'a provoquée en abaissant le disjoncteur. Léo, j'ai peur. Elle va revenir. Qu'est-ce qu'elle veut ? Qu'est-ce qu'elle peut bien nous vouloir ?

LEO : Je vais nous barricader pour la nuit, elle ne pourra jamais entrer.

OLGA : Et après ? On ne va pas rester enfermés pour le restant de nos jours. Je suis sûre qu'elle vient pour... Je l'ai su dès le début.

LEO : Laisse-moi réfléchir. Elle ne peut pas savoir !

OLGA : Et pourtant, elle sait.

LEO : C'est impossible.

OLGA : L'impossible s'est produit. Il n'y a pas d'autre explication. Ses sous-entendus, sa manière de suggérer des choses. Et maintenant, elle est armée. *(Sous le coup d'une idée subite)* Le fusil, il n'était pas chargé ! On ne laisse pas de cartouche dans une arme rangée.

LEO *(incertain)* : En principe non... J'avoue que je ne sais plus. Il m'est déjà arrivé d'oublier.

OLGA : Essaie de te souvenir.

LEO : Je ne sais plus, je te dis. Il y a de fortes chances pour qu'il soit vide.

OLGA : Ça n'est pas suffisant. Nous devons être sûrs.

LEO : Bon sang ! J'aurais dû être plus attentif.

OLGA *(avec reproche)* : C'est tout toi. Incapable de rigueur. Je te l'ai répété combien de fois ?

LEO : Nous n'allons pas commencer à nous disputer.

OLGA : Ah ! Ne me dicte pas ma conduite !

LEO : Parlons-en de ta conduite. Si tu avais montré un peu plus de vigilance et moins de complaisance, nous n'en serions pas là.

OLGA : Que veux-tu dire ?

LEO : Tu le sais parfaitement. Si tu avais réagi plus tôt, quand il a montré ses premiers signes de fragilité psychologique, tout ça ne serait sans doute pas arrivé. Mais, au contraire, tu l'as encouragé

dans ses dérivés. Rien n'était jamais trop beau pour lui, tu as cédé au moindre de ses caprices. Tu l'as pourri, gâté, transformé en... En...

OLGA : Je suis une mère ! J'aime mon fils !

LEO : Résultat ? Un narcissique pathologique, incapable de supporter la plus infime contrariété. Jusqu'à ce que...

OLGA : Léo, je t'interdis ! Ce qui s'est passé n'était qu'un accident. Dramatique, sans doute, mais un accident !

LEO : Ce genre de malheur ne survient pas par hasard, et tu le sais.

OLGA : À quoi bon ressasser encore ?

LEO : Je ne ressasse pas, je constate l'étendue du désastre. Et cette femme est là pour nous le rappeler. Alors, maintenant, je dois réfléchir à la façon de nous sortir de ce désastre.

OLGA : C'est ça, réfléchis. En attendant, moi, je vais vérifier que la maison est hermétiquement close et que personne ne peut y pénétrer. *(Elle se dirige vers la porte d'entrée, s'immobilise)* Il n'était pas un monstre !

(Olga sort. Léo se laisse tomber sur une chaise, pose ses coudes sur la table et se prend la tête dans les mains)

(Noir)

(La nuit. Olga a fini par s'endormir contre la table. Léo veille. On entend le vent, au-dehors. Puis la voix plaintive : « Emma ! Emma où es-tu ? Entre les portes de l'eau ? » Léo se lève, atterré, va et vient, à la recherche de l'origine de la voix. Olga bouge et grogne dans son sommeil. La voix s'est tue. Léo reprend sa place sur une chaise)

(Noir)

(Le lendemain matin. Léo marche nerveusement de long en large. Olga remue machinalement sa cuiller dans sa tasse de café)

OLGA : Cesse de marcher ainsi de long en large, tu m'exaspères ! Comme si je n'étais pas assez nerveuse.

LEO *(s'immobilisant)* : Pardonne-moi. J'ai passé une nuit épouvantable.

OLGA : Tu aurais dû me réveiller. Cette voix, tu disais qu'on avait l'impression qu'elle sortait de nulle part ?

LEO : J'ai cherché vainement d'où elle pouvait provenir, elle était partout. J'en ai encore la chair de poule.

OLGA : C'est une diablerie...

LEO : Ne laisse pas ton imagination vagabonder. Ni toi ni moi ne croyons aux fantômes. Il doit y avoir une explication rationnelle.

OLGA : Laquelle ?

LEO : Je ne sais pas. Un haut-parleur dehors ? Non, c'est insensé. Qui s'amuserait à une telle mise en scène ?

OLGA (*pensive*) : Emma et les portes de l'eau...Ça n'a aucun sens... Je ne connais pas d'Emma. Et toi ?

LEO : Pas davantage. Je n'y comprends plus rien.

OLGA : Tu ne penses pas qu'on devrait prévenir les gendarmes ?

LEO : Tu es devenue folle ?

OLGA : J'ai peur.

LEO : Ce serait se livrer pieds et poings liés. Nous devons régler ce problème seuls. On ne peut compter sur personne d'autre.

OLGA (*désemparée*) : Je ne sais pas...

LEO (*soudain déterminé*) : Olga, rien ne prouve que c'était la voix de cette femme la nuit dernière. Il s'agissait d'un chuchotement, je ne l'ai pas reconnue. Quelqu'un a pu nous faire une mauvaise blague.

OLGA : Tu n'en crois pas un mot.

LEO : Quand bien même ce serait elle... (*Réfléchissant à haute voix*) Une femme seule... Nous avons su montrer beaucoup de détermination par le passé. Nous ne sommes pas sans ressource...

OLGA : Elle a pris le fusil !

LEO : D'accord, mais, jusqu'à présent, elle n'a pas proféré de menace.

OLGA : Elle a volé le fusil ! Ça ne te suffit pas ?

LEO : On n'est même pas certain qu'il était chargé.

(On entend frapper à la porte donnant sur l'intérieur de la maison. Léo et Olga sont figés de stupeur. Le battant s'ouvre sur une Sabine souriante et détendue)

SABINE : Bonjour, bonjour. Je vois que vous êtes levés, je n'aurais pas voulu vous réveiller.

OLGA (*dans un souffle*) : Comment êtes-vous entrée ?

SABINE : Vous avez le chic pour poser les questions sans intérêt. La bonne serait de me demander pourquoi je suis là. (*Elle lève le fusil devant elle*) Je suis venue vous rendre cet engin qui traînait à portée de main du premier malfaiteur venu.

OLGA (*toujours stupéfaite*) : Vous... Vous avez passé la nuit dans la maison ?

SABINE : J'y avais songé, mais j'aime bien mon petit confort et, quand j'ai vu votre compteur électrique, j'ai saisi l'occasion de procéder à l'extinction des feux afin de me retirer discrètement avec le fusil pour rentrer dormir à mon hôtel. Je crains d'avoir un peu marché sur les pieds de votre ami en franchissant la porte.

OLGA : C'est une violation de propriété privée !

SABINE : Non. Je ne me suis pas cachée dans votre maison. Je me suis contentée de prélever une empreinte de la serrure de la porte donnant sur le canal pour me confectionner un double de clé. Je suis assez bricoleuse.

OLGA : C'est encore plus grave !

LEO (*tendant la main*) : Rendez-moi cette arme.

SABINE (*conservant l'arme*) : Bien sûr. Je vous l'ai dit, je suis là pour ça. Mais, avant... Pourquoi ne pas bavarder calmement, entre amis.

OLGA : Nous ne sommes pas vos amis.

SABINE (*allusive*) : Partager des petits secrets rapproche, non ?

OLGA : Nous n'avons rien en commun avec vous. Rendez l'arme et partez.

SABINE : Ça n'est, malheureusement pas, aussi simple. Nous avons des choses à nous dire. Des confidences à échanger et cet engin (*elle montre le fusil*) peut servir à... Comment dire ? Fluidifier le dialogue.

OLGA : Pour la dernière fois...

LEO (*à Olga*) : Laisse-la parler.

SABINE (*à Olga*) : Votre mari est plus raisonnable que vous. Sans doute a-t-il compris qu'il était trop tard pour se dérober... Si nous en revenions à Emma ?

(Léo et Olga échangent un regard anxieux)

LEO : Pardon ?

SABINE : Je constate que cette proposition vous trouble.

OLGA : Pas le moins du monde. Nous vous l'avons déjà dit, nous ne connaissons pas d'Emma, nous n'en avons jamais rencontré.

SABINE (*faussement contrite*) : Mais où avais-je la tête ? Naturellement, vous ne pouvez pas savoir qu'Emma appartient à l'autre partie de l'histoire, celle que vous ignorez.

LEO : Si vous cessiez de vous exprimer par énigme ? Qui est cette Emma pour vous ?

SABINE : Plutôt, qui était-elle ? (*Soudain submergée par l'émotion*) Une jeune fille merveilleuse. Intelligente, vive, drôle, généreuse et d'une beauté à pleurer. Un ange descendu sur Terre, une personne qui vous redonne confiance en l'être humain. (*Se reprenant*) Mais je vous ennuie avec cet étalage sentimental. Sachez seulement qu'Emma était ma raison de vivre.

LEO : Nous sommes navrés pour vous, mais je ne vois pas en quoi cela nous concerne.

SABINE (*lentement, les scrutant l'un après l'autre*) : C'est précisément ce que je suis venue vérifier. En quoi cela vous concerne.

LEO : En rien ! Nous avons répondu à votre question, vous pouvez rentrer chez vous.

SABINE (*soudain menaçante, le fusil levé*) : Ne me prenez pas pour une imbécile ! Je suis venue pour connaître la vérité, et je ne repartirai pas avant.

OLGA : Alors, commencez par nous expliquer, clairement de quoi il s'agit.

SABINE : Ne soyez pas si pressés. La vérité ne se force pas à la hussarde, elle demande, pour accoucher, délicatesse et doigté.

LEO : À coups de fusil, au besoin ?

SABINE : Disons qu'une arme aide à créer un climat plus paisible, à l'abri des excès.

LEO : Vous avez une étonnante conception de la paix.

SABINE : « Qui veut la paix prépare la guerre ». (*Elle rabaisse l'arme*) Mais vous allez encore me reprocher cette digression. Si nous parlions plutôt de votre fils...

(*Olga ne peut retenir un gémissement plaintif*)

OLGA : Je vous interdis !

LEO (*sévère*) : Olga ! (*D'une voix mal assurée, comme s'il avait du mal à prononcer ces mots, à Sabine*) Nous n'avons pas de fils.

(*Olga manifeste une intense douleur*)

SABINE (*faussement désolée*) : Je me serais trompée ? Si c'est le cas, je ne saurais trop comment obtenir votre pardon. (*À Olga*) Qu'en pensez-vous ? Je vous dois des excuses ?

OLGA (*dans un murmure, après un regard désespéré en direction de Léo*) : Nous n'avons pas de fils. Je... Je suis stérile, jamais mon ventre n'a porté d'enfant.

SABINE : Comme vous devez souffrir.

LEO : Nous en avons accompli notre deuil.

SABINE : Je ne parle pas de cette douleur. (*À Olga*) Mais de celle que vous cause ce mensonge. Renier ainsi son enfant.

(Olga demeure pétrifiée. On frappe à la porte d'entrée)

(À SUIVRE)

**POUR OBTENIR L'INTÉGRALITÉ
DE LA PIÈCE, VEUILLEZ VOUS
CONNECTER À
www.theatronautes.com**

31 pages / 48